

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2^{fr} »
 SIX MOIS. 4^{fr} »
 UN AN. 8^{fr} »

LE PASSE-TEMPS
 A SES LECTEURS

L'Officiel du premier janvier nous a apporté une bonne nouvelle : notre excellent directeur, M. Victor Fournier, était décoré des palmes académiques. Si l'existence tout entière de ce vaillant travailleur n'avait pas été un motif suffisant pour lui valoir cette distinction, l'estime de tous, que lui avaient méritée la loyauté de son caractère et la sympathie qu'il inspire à tous ceux qui l'approchent auraient certainement désigné M. Fournier à l'attention de nos gouvernants. La Rédaction du *Passe-Temps*, heureuse des marques affectueuses recueillies de tout côté par son directeur, ne pouvait se dispenser de lui apporter ses félicitations ; elle le fait avec plaisir, certaine d'avance d'être approuvée par tous ses lecteurs.

LA RÉDACTION.

Sommaire

Causerie, LUCIEN. — Histoire d'un Rondeau. Jules BAUDOT. — Nos théâtres, X. — Chant du Soir (poème), Fernand de ROCHER. — Distinctions honorifiques, J. CHAMPDOR. — Théâtre-Bellecour, J. C. — Chronique grammaticale, Jocosus. — Les Larmes (poésie), Jean APPLETON. — Petit poème, Gabriel SUZE. — Montpellier, GUILLO. — Toast à la chanson, Camille ROY. — Esquisse conjugale, G. M.

CAUSERIE

M. Duquesne que la direction des Célestins vient d'engager, ce dont je la félicite, me fournit une nouvelle preuve à l'appui de la thèse développée dans ma précédente causerie, à savoir que la première chose dont devrait se préoccuper un comédien c'est de connaître son métier, que la plupart ignorent.

Dans la matinée organisée dimanche pour

présenter M. Duquesne au public, cet artiste a joué deux rôles d'un caractère complètement différent : celui d'un jeune officier dans les *Vivacités du capitaine Tic*, et celui de cauteleux Louis XI dans *Gringoire*.

Dans les *Vivacités du capitaine Tic*, M. Duquesne est un élégant officier, de belle humeur, le sourire sur les lèvres, mais ayant le petit travers de trouver toujours au bout de sa botte son dernier argument quand il discute avec quelqu'un. Impossible d'avoir plus de gaieté, de naturel et, ce qui ne gâte rien, plus d'élégance à porter l'habit militaire et notre triste habit noir.

Dans *Gringoire*, transformation complète du comédien, qui reproduit bien la physionomie si connue de Louis XI, au regard sournois, et dont le sourire est une perpétuelle énigme, car on ne sait jamais s'il est une menace ou une caresse. Au lieu de l'officier dont on admirait, dans les *Vivacités du capitaine Tic*, la belle humeur et la joyeuse insouciance, on a sous les yeux un vieillard courbé en deux, parlant lentement car chaque parole est calculée, et dont les gestes réservés rappellent ceux du chat guettant une souris. Je ne parle pas de la tête que se fait M. Duquesne, qui possède à fond l'art de se grimer, un art qui n'est pas à dédaigner pour les comédiens.

Eh bien ! dans ces deux rôles si différents, M. Duquesne ne démontre-t-il pas d'une façon complète ce que c'est que « savoir son métier » ce qu'ignorent, je le répète, la plupart des comédiens. Combien y en a-t-il — même à Paris — qui seraient capables de jouer simplement, convenablement deux personnages aussi dissemblables que ceux du capitaine Tic et de Louis XI ?

A Paris, car c'est là surtout qu'il me faut aller chercher mes exemples, puisque c'est à Paris que sont les artistes ayant acquis quelque célébrité, un acteur ne joue que des rôles s'accommodant à sa nature. Depuis que Noblet est devenu une étoile du Gymnase, tous les rôles qui lui sont confiés sont comme un vêtement coupé à sa taille. Les auteurs exploitent non seulement les qualités d'un comédien, mais même ses défauts, qu'ils transforment ainsi en qualités. Baron — qui est la grande admiration des gommeux du boulevard — ne pourrait pas tenir un emploi en province, car il est toujours Baron, exclusivement Baron avec sa voix éraillée, dont on aurait vite assez si on était condamné à l'entendre tous les soirs.

Tous les comédiens plus ou moins célèbres dont je parle ne sauraient sortir impunément des rôles dans lesquels ils sont servis par leur nature, car ils s'exposeraient à démontrer le plus souvent qu'ils sont des incapables ou des ignorants qui font illusion sur leur talent dont la meilleure part leur vient de leurs qualités personnelles.

Je tiens à le répéter, je n'entends point dire que « savoir son métier » suffit à tout pour un comédien, et remplace tout. Il faut encore que le comédien sachant son métier ait une valeur personnelle pour mettre en relief le caractère d'un rôle et lui imprimer sa marque. S'il ne possède pas ce « je ne sais quoi » qui constitue l'artiste, il ressemblera à un professeur de piano jouant impeccablement une sonate de Mozart ou de Beethoven, mais n'arrivant jamais — parce qu'il n'est pas un virtuose — à donner la sensation musicale. Il ne suffit pas que la note soit juste, il faut qu'elle vibre, et c'est là que réside l'art du musicien et du comédien.

Je n'insiste pas d'avantage, mais en terminant qu'il me soit permis de déplorer encore que les comédiens ne cherchent pas à apprendre leur métier, qui est fort difficile, et dans lequel même les plus instruits ont toujours quelque chose à étudier.

On se fait aujourd'hui comédien comme on se fait photographe, à peu près sans études préalables et parfois même sans vocation. Si, servi par des qualités personnelles, un acteur obtient quelques succès, il se fait vite illusion sur sa valeur, car en général, la modestie n'est point la qualité qui brille au théâtre. Le public qui applaudit un peu à tort et à travers et qui, assez ignorant, trouve volontiers excellent l'acteur médiocre jouant un bon rôle — ne sachant pas faire la part de l'un et de l'autre — développe à son insu cette vanité qui rend réfractaire un comédien au bon conseil qui lui est donné, soit par son régisseur, soit par un critique.

Et voilà pourquoi « votre fille est muette » c'est-à-dire pourquoi — aussi bien à Paris qu'en province — le niveau des artistes baisse de jour en jour. Il n'y a plus qu'un seul théâtre où on voit la comédie jouée comme elle doit être, c'est à la Comédie-Française : il est vrai — et là est sans doute la raison de cette supériorité incontestable de la maison de Molière, — qu'on n'y entre qu'en sortant du Conservatoire où on a appris les éléments du métier, où quand, par de nombreux succès sur

d'autres scènes, on a fait preuve qu'on le connaissait.

Il fut un temps peu éloigné où quelques théâtres — le Gymnase entre autres — rivalisaient avec le Théâtre-Français. Ce temps n'est plus, et je crois que la cause n'en est point autre que celle de l'ignorance de leur métier chez les comédiens.

LUCIEN.

AVIS

Le cinquième Concours littéraire du « Passe-Temps » est ouvert du 1^{er} décembre au 31 janvier. — Voir plus loin les conditions.

HISTOIRE D'UN RONDEAU

Mon jeune ami, le charmant poète Charles, vient de me conter une histoire, et comme il me l'a confiée sous le sceau du plus grand secret, comme je suis très discret et que je voudrais que l'univers entier le fut tout autant que moi, je vais m'empresse de vous la narrer, telle qu'il me l'a exposée, afin que vous ne la redissiez à âme qui vive :

Un battement de main résonna autour de moi dans le grand salon blanc et or. Le « brave homme » maître de la maison releva ses lunettes sur son front après le petit poème que j'avais eu la faiblesse de lire à haute voix.

— Bravo, dit-il, bravo ! c'est très... du moins... de qui est-ce ?

Je dois avouer que cette question à brûle pourpoint, au milieu d'un cercle de figures nulles, me décontenança quelque peu. Devant cette hésitation méfiante et le silence glacial qui l'avait suivie, je n'eus pas le courage de dire vrai, sans en être positivement contrarié toutefois, car depuis longtemps, je cherchais le moment de faire une expérience *in anima vili*.

— Mais c'est... un rondeau inédit de... de Lamartine !

— Ouf ! pensais-je, à l'abri de ce nom là, je suis sauvé !

Ce fut un murmure flatteur général. Chacun se récriait.

Le « brave homme » soulagé, s'enfonça dans son fauteuil avec une profonde satisfaction.

— Quel génie que ce Lamartine !

Puis se tournant vers moi :

— Il faut avouer, mon cher ami, me dit-il d'un ton alambiqué, que ma question sur la provenance de ce magnifique rondeau était un peu simple. Il est clair, il est évident qu'une aussi charmante pièce ne pouvait être moderne.

— Monsieur, répliquai-je piqué, vous calomniez notre temps ; il y a actuellement des poètes capables de...

— Erreur, mon cher, erreur ! Des poètes ? Lesquels ? citez-les. Des poètes ! des versificateurs tout au plus. Et de quels vers !

— Enfin, repris-je — forcé par la vérité de faire les plus larges concessions — j'admets avec vous que les quatre cinquièmes, les cinq sixièmes, les neuf dixièmes de ceux qui se targuent de manier conjointement la pensée et la rime n'y entendent pas le premier mot. Mais vous m'accorderez bien que le dernier cinquième, le dernier sixième, le dernier dixième produit de jolies choses bien conçues, bien écrites.

Pour toute réponse le « brave homme » allongea le bras, saisit le vélin que j'avais posé sur un guéridon à fleurs, me le déploya presque sous le nez, et froidement :

— Ceci est magnifique, n'est-ce pas ?

— Heu ! fis-je, très embarrassé, il y a du bon.

— Il y a du bon ! Comment il y a du bon ? reprit-il en sursautant. Mais dites donc que tout, vous entendez, tout est bon, excellent même ! Du Lamartine ! Pensez donc ! Dans ces cas-là il faut admirer aveuglément.

Puis déployant toute son érudition.

— Mais vous plaît-il que nous examinions en détail ? Soit. Les idées sont-elles banales ? Les pointes sont-elles lancées avec affectation ? Les vers sont-ils lâches, les rimes sourdes ? N'avons nous pas là-dedans au contraire, un cachet de véritable originalité, des pensées délicates exprimées dans des mètres nerveux et naturels. Il y a du bon ! Diable ! monsieur le critique, vous êtes difficile. Eh ! bien trouvez moi, je vous prie, un de vos poètes modernes — je dis un seul, vous entendez un seul — qui puisse m'apporter un rondeau dans lequel il y ait autant de « bon » que dans celui-ci.

Et il se renfonça dans son fauteuil, satisfait de sa harangue.

Pour le coup je ne pus me retenir ; l'occasion était trop belle.

— Eh ! oui, m'écriai-je, le poète qui vous apportera un et bien d'autres rondeaux comparables à celui-ci, sans compter les sonnets, ballades, terza rima, lais, virelais, villanelles, triolets et autres poèmes, à forme fixe ou non, plus soignés encore, ce poète, il existe, je le connais !...

Tout le monde tendait l'oreille. Le « brave homme » ouvrait les yeux.

— Et ce phénix c'est ?...

— Le propre auteur de ce rondeau.

— Lamartine ? Mais c'est une plaisanterie. Les différentes œuvres d'un auteur peuvent se surpasser, la gloire de l'écrivain ne fait que s'en accroître encore... Eh bien ?

— Ce rondeau, applaudi par vous comme étant de Lamartine, n'est pas sorti du cerveau du grand poète.

— Comment ce n'est pas de Lamartine ! mais tout à l'heure vous nous disiez...

— ... Un mensonge, bien innocent du reste. Je ne pense pas que le grave et doux Lamartine ait jamais écrit de rondeau.

— Alors l'auteur ?... Qui est-ce ?... A-t-il un nom ? Quand est-il entré à l'Institut ?

— A l'Institut ? Je crois bien qu'il n'y entrera jamais.

— Mais qui est-ce ? qui est-ce ?

— Mon Dieu, c'est... un de mes amis.

— Oh ! fit le « brave homme » désappointé. Alors un jeune... nouvelle école...

— Il se flatte au contraire de n'être d'aucune.

— Comment d'aucune école ? Vous badinez. Alors c'est un monsieur qui suit tout simplement sa fantaisie, qui parle comme il veut et dit tout bonnement ce qu'il voit et ce qu'il sent ? Mais c'est ridicule. Et il se croit poète.

— Et il se croit poète, et ce ridicule lui est cher.

— Mais voyons, vous ne nous ferez pas croire qu'il ne marche sous aucun drapeau. Qui suit-il ? Qui imite-il ?

— Personne.

— Oh ! c'est trop fort, s'exclama le « brave homme » en frappant du point le guéridon, enfin il est bien certain que l'idée de ce petit rondeau, lequel en somme n'est pas trop mal, ne vient pas de votre ami.

— Est-ce que vous l'avez vue autre part ?

— Non... je ne me souviens pas... Mais, que sais-je ? Comment voulez-vous qu'il ait trouvé cela tout seul ; il n'a pu qu'emprunter son sujet à un autre.

— Monsieur, m'écriai-je, cette fois très froissé, sachez qu'il répugne à la conscience littéraire de mon ami de copier ou d'imiter quoi que ce soit.

— Ah ! vous ne pouvez connaître votre auteur tellement à fond...

— Si, monsieur, et pour une raison majeure.

— Laquelle ?

— C'est que l'auteur c'est...

— C'est ?

— ... Eh ! bien oui... Moi !

Ce fut un irrévérencieux éclat de rire. Toutes les figures nulles se contorsionnaient follement.

Ah ! par exemple, fit le maître de la maison en se tenant les côtes, très bien ! oh ! mais très bien. Je ne m'attendais pas à celle-là. C'est qu'il vous lance la plaisanterie avec un sérieux !

— Monsieur, repris-je en serrant les poings à m'enfoncer les ongles dans la chair, vous devez voir, je crois, que je n'ai pas envie de rire.

— Comment ? Alors c'est pour tout de bon ? C'est vous qui avez fait cela ! Oh ! par exemple !... Vous écrivez des poésies... mais alors... alors... Vous êtes poète !

La logique bouffonne de cet étonnement me remit un peu. Le « brave homme » continua :

— Poète ! mais non, voyons : voilà dix ou douze ans que nous vous connaissons, que vous venez chez nous. Tout enfant vous avez bu et mangé là-bas dans cette salle, vous avez passé souvent la soirée ici, vous y êtes encore en ce moment, respirant, vous remuant, parlant comme tout le monde... Poète !... non ce n'est pas possible !... Enfin qui a décrété que vous êtes poète ? Qui vous a sacré, proclamé tel ? Il doit bien y avoir quelque chose, une formalité, une cérémonie, que sais-je ? Ah ! les petits vers... Le rondeau. Oui, je sais bien... C'est jeune, gentillet, mais aussi, diable ! poésie d'aucune école ! Qui peut bien accepter ça !

Sur le quai la nuit s'étendait, très claire. La brise froide de février gémissait en se coupant aux branches sans feuilles et, mélancolique, tristement puni de ma fatuité, je suivais le parapet de pierre, songeant à la vide et monotone existence de cette poignée de gens à préjugés, personnifiant si bien une classe immense de la société.

Sans esthétique, sans jugement, sans idéal, admirant sur commande, conspuant de parti-pris, n'estimant le tableau que d'après la renommée de la signature, bonnes gens sans yeux, sans oreilles, sans cœur, je me demandais s'il leur était possible d'éprouver jamais une seconde de bonheur en face d'une œuvre d'art.

Et je trouvais Dieu injuste de ne pas leur avoir donné ou promis un équivalent.

Mais comme mon regard s'élevait vers la voûte étoilée :

— Au fait, pensais-je tout à coup, la compensation ne l'ont-ils pas ? LE ROYAUME DES CIEUX LEUR APPARTIENT.

Jules BAUDOT.



Je ne puis m'empêcher, en commençant cette chronique, de parler de l'*influenza* cette étrange maladie qui règne dans toute l'Europe, dont on a commencé à rire à cause de sa benignité, et dont on s'effraie un peu aujourd'hui, car elle ressemble à ces bêtes fauves des ménageries, douces en apparence comme des moutons, mais qui, un beau jour, retrouvant leurs instincts féroces dévorent leurs dompteurs.

Je n'ai à m'occuper de l'*influenza* qu'au point de vue du théâtre où elle joue un triste rôle, désorganisant tout, et rendant fort difficile l'organisation d'un spectacle. Je lis dans

les journaux de Paris que par le fait de cette épidémie qui éloigne les spectateurs du théâtre les recettes ont beaucoup baissé la semaine dernière. *L'influenza* fera perdre quelques beaux milliers aux directeurs.

Dans les théâtres de drame et de comédie on s'en tire encore, car on peut remplacer un acteur par un autre, mais dans les théâtres lyriques c'est différent on ne peut pas remplacer le ténor par un baryton et réciproquement.

Notre Grand-Théâtre a payé une large part à *l'influenza* et ce n'est pas sans difficulté — par suite d'artistes indisposés — que la direction a pu organiser des spectacles, en faisant relâche que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement.

Pour attirer le public on a donné la semaine dernière une reprise de *la Traviata*. Le succès de la représentation a été pour M^{me} Vuillaume qui a chanté avec une rare virtuosité le rôle de Violetta. Nul doute que *la Traviata* ne fasse quelques bonnes recettes. L'orchestre a droit à des éloges, il a joué avec un ensemble et une perfection, qui lui ont valu à diverses reprises les applaudissements mérités. Le fait mérite d'être signalé à l'éloge d'Alexandre Luigini.

Je ne puis que signaler rapidement, le temps me manquant, une bonne reprise du *Prophète*, avec le concours de M^{me} Marthe Duvivier contralto de l'Opéra.

M^{me} Marthe Duvivier a du style et de la correction et elle a reçu un très bon accueil du public, mais c'est M. Paulin qui a eu les honneurs de la soirée. Il a chanté avec une grande ampleur et un grand éclat le rôle cependant peu facile de Jean de Leyde. Le public a fort applaudi M. Paulin et l'a rappelé à la fin de chaque acte. C'est un véritable succès pour cet artiste, succès qui d'ores et déjà assure au *Prophète* de fructueuses représentations.

Un compliment à la direction pour le soin avec lequel elle a mis en scène le *Prophète* qui s'y prête beaucoup. Il y avait bien quelques vides par le fait de *l'influenza*, parmi les choristes et les danseuses; ils seront rapidement remplis, car j'apprends que cette désagréable épidémie a cessé ses ravages au Grand-Théâtre, qu'elle a mis en désarroi pendant quelque temps.

La direction ne s'endort pas sur le succès du *Prophète*. Elle vient d'engager M. Degenne, ténor léger, qui a déjà chanté sur notre première scène, et qui a laissé à Lyon d'excellents souvenirs.

C'est par *Mignon* que commenceront les représentations de M. Degenne.

* *

M. Dalbert est décidément un veinard. *L'influenza*, qui désorganise tous les théâtres, a épargné les Célestins, et le succès de la *Fermière* n'a pas eu la mauvaise chance d'être interrompu. On a, cette semaine, représenté ce drame tous les soirs, et il est probable qu'on le jouera encore.

J'ai annoncé l'engagement de M. Duquesne, qui a fait partie de la troupe des tournées de Coquelin, et j'en ai complimenté M. Dalbert. M. Duquesne a débuté dans la matinée de dimanche, et tenant sans doute à montrer la

souplesse de son talent, il a joué dans les *Vivacités du capitaine Tic* et *Gringoire*, deux rôles de caractère complètement différent.

Le succès de M. Duquesne a été aussi complet que possible; on l'a applaudi et rappelé avec enthousiasme.

Il serait injuste de ne pas parler avec éloges de M. Belliard, qui a composé avec un art parfait le rôle de *Gringoire*, qu'il avait du reste créé aux Célestins.

Avec M. Duquesne, le théâtre des Célestins va pouvoir monter dans d'heureuses conditions la comédie et le vaudeville que le drame fait un peu délaisser. On parle de la prochaine reprise de nos *Intimes*, de Sardou, qui n'ont pas été représentés depuis de longues années à Lyon, et qui seront revus avec d'autant plus de plaisir qu'on pourra mettre au service de cet ouvrage d'excellents interprètes.

Allons, il y a de belles soirées au théâtre des Célestins, et en terminant je ne puis, — puisque nous sommes à l'époque des vœux, — que souhaiter qu'il continue en 1890 ce qu'il a si bien commencé en 1889.

X.

CHANT DU SOIR

Un soir, je vins, plein de tristesse,
Brisé par le spleen étouffant,
Sous le balcon de ma maîtresse,
Une brune et mignonne enfant.

Et là, prenant ma jeune lyre,
Je chantai longtemps, bien longtemps,
Tandis qu'en vainqueur le délire
Pénétrait mon cœur de vingt ans.

Mon chant s'exhalait doux et tendre
De ma poitrine tout en feu,
Lorsque soudain je crus entendre
Comme une voix dans le ciel bleu.

La voix disait : « Chante, poète,
Dans le recueillement du soir !
Que ton chant soit un chant de fête !
Que ton chant soit un chant d'espoir ! »

Alors, le front pâle et morose,
Je regardai longtemps les cieus,
Où montait de mon âme éclos
Comme en sanglot mélodieux.

Soudain, prenant ma main blêmie,
Un spectre étrange me parla :
« Enfant, tu cherches ton amie,
Tu sais bien qu'elle n'est plus là ! »

« La mort, cet hiver, te l'a prise ;
Cet hiver, son cœur s'enleva ! »
Et la voix douce de la brise
Répétait : « Elle n'est plus là !... »

Mais hier, la tête encore lasse,
En proie au fantôme abhorré,
J'ai voulu revoir cette place.
Et longuement, j'ai bien pleuré.

Fernand DE ROCHER.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

La rédaction du *Passe-Temps* passait, sans penser à mal, dans les environs du Ministère de l'Instruction publique, lorsqu'une pluie de décorations vint assaillir notre troupe. Déjà la boutonnière de notre directeur en est toute violette. Cette couleur, — symptôme d'influenza pour le visage et symbole d'honneur à

la redingote, — monte également à hauteur de thorax chez notre collaborateur Camille Roy.

Vous n'ignorez pas que le sensible poète, le vaillant directeur de la *Revue du Siècle*, le chef et l'ami de cette vaillante phalange de jeunes qui apparaît en ce moment à Lyon, comme l'aurore d'un beau jour, a fait au *Passe-Temps* ses premières armes. Nous sommes donc heureux et fiers à la fois de lui adresser nos félicitations.

N'oublions pas d'adresser en même temps et pour le même motif, nos compliments les plus sincères, à notre sympathique confrère, M. Victor Gourraud, du *Progrès*.

J. CHAMPDOR.

THÉÂTRE-BELLECOUR

L'opérette est un genre qui a toujours eu de l'attrait pour le public lyonnais. La *Mascotte*, les *Cloches de Corneville*, la *Fille de Mme Angot*, pour ne parler que de ces trois grands succès, ont fourni chez nous fort longue carrière. L'entreprise de MM. Quirot et Salis répond donc à un besoin de notre population, besoin qui, à en juger par la première représentation de la *Fille du Tambour Major*, sera amplement satisfait.

La salle remise à neuf, la mise en scène superbe, les costumes frais et pimpants, voilà la part principale de la direction dans le succès définitif. Quant à la troupe, elle a su trouver dès le premier jour un accueil favorable, malgré les devanciers avec lesquels s'imposait une redoutable comparaison. M^{me} Jeanne-Andrée, toute charmante dans son joli rôle. M^{me} Loys, MM. Vidal, Noé et Montaubry ont vaillamment gagné la première bataille.

Et ce sont les premières qui décident des campagnes.

J. C.

CHRONIQUE GRAMMATICALE

Les Imperfections de l'Imparfait.

Un de nos confrères rappelle une jolie anecdote à propos de l'imparfait du subjonctif, dont les esprits subversifs s'efforcent de saper les bases :

« On sait l'amour profond que professait Flaubert pour l'harmonie de la phrase. Un soir, il se promenait avec Maxime du Camp, et la conversation vint à tomber sur les imperfections de cet imparfait.

« — C'est ignoble ! hurla Flaubert. C'est le déshonneur de notre langue ! Tu aurais beau me mettre les règles sur la gorge, que je dirais à une femme : « Je voudrais que vous m'aimiez » et que je ne lui dirais pas : « Je voudrais que vous m'aimassiez ! »

« Maxime du Camp, redoutant une de ces scènes de colère littéraire ou excellait Flaubert, ne protesta pas, serre la main à son ami, et rentre se coucher.

« A trois heures du matin, un furieux carillon l'éveille. Il saute à bas du lit, court à la porte, l'ouvre et aperçoit, à la lueur de la bougie, Flaubert, tout rouge, la moustache hérissée, le chapeau de côté, l'air exaspéré.

« — Qu'est-ce qu'il y a ?

« — Il y a que je ne dirai jamais : « que vous m'aimassiez ». Il y a que les grammairiens sont des pions, des cuistres, des bêtises ; que la grammaire est un livre infâme, et que je n'ai pas pu attendre jusqu'à demain pour venir te le déclarer... Voilà !

« Et Flaubert s'en fut triomphalement, battant de sa lourde canne les marches de l'escalier. »

Tel est le châtimeur auquel s'exposent les partisans de l'imparfait du subjonctif.

Jocostus.

**A LA
GRANDE
MAISON**
SUCCURSALE
DE
LYON
4, Place des Jacobins
(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

CAOUTCHOUCS, FOURRURES

Vêtements de voyage

MANTEAUX ET JAQUETTES POUR DAMES

Médaille d'Or Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

PROGRAMME

DU

5^{me} CONCOURS LITTÉRAIRE

Du « Passe-Temps »

Le *Passe-Temps*, journal littéraire et artistique de Lyon, ouvre aujourd'hui son 5^{me} concours littéraire et fait appel à tous les écrivains.

Les conditions du concours sont les suivantes :

Le concours est ouvert du 1^{er} décembre 1889 au 31 janvier 1890. Il comprendra deux groupes : 1^o Poésie; 2^o Prose. Dans chaque groupe trois genres :

PREMIER GROUPE. — Poésie.

- 1^o Genre lyrique;
- 2^o Genre dramatique;
- 3^o Genre épique.

DEUXIÈME GROUPE. — Prose.

- 1^o Genre dramatique;
- 2^o Genre narratif;
- 3^o Travaux divers.

Les concours seront clos le 31 janvier 1890 et les décisions du jury publiées le 2 mars 1890.

Les manuscrits porteront une devise répétée sur une enveloppe contenant les noms et adresses des auteurs et seront adressés à M. le Secrétaire de la rédaction du *Passe-Temps*, 14, rue Confort, Lyon. Les pièces ne devront pas dépasser 300 lignes ou vers. Elles seront entièrement inédites.

A chacun des deux groupes correspond un prix consistant en volumes dont les titres seront publiés prochainement. A chacun des six genres correspondent des prix consistant en un abonnement gratuit au *Passe-Temps* et à l'insertion dans ce journal des œuvres des lauréats. Tous les manuscrits seront classés.

Les concours sont entièrement gratuits.

LES LARMES

Quand je vous ai versés, précieuse liqueur,
Pleurs aussi purs que la rosée,
Le meilleur de moi-même a coulé de mon cœur
Comme d'une amphore brisée.

Qu'importe! comme en mai les pétales de fleur,
Tombez, pleurs qu'aucun vent n'essuie :
Ma tristesse m'est chère. Elle est à la douleur
Ce que la brume est à la pluie.

Elle me cache au monde, et me laisse, ignoré,
Poursuivre mes vœux solitaires.
Ainsi, l'encens du temple et son parfum sacré
Cachent l'autel et ses mystères.

Jean APPLETON.

PETIT POÈME

Ce soir-là, il faisait bien sombre pour traverser les immenses plaines de la Limagne; le ciel était chargé de gros nuages noirs et l'air était brûlant comme au pays du désert. Partout régnait un grand silence, seul l'oiseau de nuit jetait au vent sa chanson monotone et plaintive!

Plusieurs lieues me séparaient de la maisonnette de la mère Doussot et pourtant il fallait faire le trajet bien vite pour porter une dépêche à la bonne vieille. Je relevai le collet de mon pardessus, je pris mon bâton et me mis en route.

Après quelques heures de marche j'arrivai au logis désiré : je frappai à la porte et reculai d'étonnement en voyant là devant moi une charmante fillette de 16 à 18 ans. Ses beaux cheveux d'un noir d'ébène descendaient en flots épais sur ses épaules d'albâtre; une légère camisole blanche et rose recouvrait sa taille élancée et laissait deviner toute l'abondance précoce d'une gorge adorablement belle et moulée par une main divine. Sa personne entière respirait la grâce et l'enivrement, et avec sa lumière, légèrement soulevée au-dessus de sa tête elle ressemblait plus à l'ange de la nuit qu'à une fille d'Eve; et pourtant ce soir-là, il faisait bien sombre, le ciel était chargé de gros nuages noirs et l'air était brûlant comme au pays du désert. Partout régnait un grand silence, seul l'oiseau de nuit jetait au vent sa chanson monotone et plaintive!

La jeune fille fut quelque peu surprise en me voyant.

— Qu'y a-t-il, monsieur, demanda-t-elle d'une voix si douce qu'on eût dit plutôt les accords de la lyre d'Orphée que la voix d'une femme?

— C'est une dépêche pour madame Doussot.
— Ma tante, ma tante, appela l'enfant, une dépêche pour vous.

La vieille apparut dans un costume tout à fait simple.

— Ah! c'est vous, monsieur Etienne, asseyez-vous donc un brin, vous vous chaufferez et boirez en même temps une petite goutte de notre vin blanc.

Pour moi, j'exécutais tout comme un automate, ne faisant pas grande attention aux paroles de la vieille.

— Quelle est donc cette jeune fille, hasardais-je, lorsque l'enfant eut disparu pour chercher le vin.

— C'est ma nièce, mon bon monsieur, Mamzelle Marie Montbard, une petite bien gentille qui vient demeurer avec moi pour me tenir compagnie.

— Voilà du vin, dit en même temps la jeune fille en déposant sur la table une bouteille et deux gobelets.

— Mais tu boiras bien avec nous, Marie, tu trinqueras avec Monsieur Etienne. Tu vois, c'est Monsieur Etienne, qui apporte de la ville les lettres et les paquets.

— Ah! répondit simplement la jeune fille avec un éclair de joie dans les yeux.

Je crus comprendre que ce cœur avait déjà ressenti les étreintes de l'amour et quoique pure et sage, la belle enfant avait choisi son Roméo.

J'en ressentis une vive émotion que je dissimulai; alors je dis au revoir à la vieille, je serrai la main que me tendait l'enfant et les larmes aux yeux je repris le chemin de la ville.

Cette nuit-là, il faisait bien sombre pour traverser les immenses plaines de la Limagne; le ciel était chargé de gros nuages noirs et l'air était brûlant comme au pays du désert. Partout régnait un grand silence, seul l'oiseau de nuit jetait au vent sa chanson monotone et plaintive.

Bien souvent, j'ai porté des lettres et des paquets à la petite maisonnette de la mère Doussot et bien souvent aussi j'ai surpris la jeune fille rêveuse et pensive; d'ailleurs j'ai tout appris. Elle a un bon ami, comme on dit à la campagne, et elle l'aime beaucoup. C'est Monsieur Alfred, le second fils d'un riche meunier. — A-t-il de la chance ce garçon-là, me suis-je pensé souvent. — Et pourtant il m'a semblait qu'elle comprenait mes visites fréquentes, l'intérêt que je lui portais, peut-être même l'amour qu'elle avait allumé en moi. Cela est-il, je n'en sais rien, mais en tous cas, elle est diablement gentille!

La dernière fois que je l'ai vue, elle était un peu fatiguée.

Ça ne sera rien, dit la mère Doussot, elle aura pris un peu froid.

Rassuré, je partis sans penser à rien, me promettant de revenir le plus tôt possible. La pluie avait répandu ses pleurs diamantés depuis deux jours et les chemins s'étaient transformés en torrents. Il m'était impossible de voyager ainsi. J'attendis donc un meilleur temps. Le soir, une lettre arriva pour Mademoiselle Marie Montbard.

— Je la porterai demain, pensai-je et je rentrai goûter un peu de repos.

Mais la matinée fut tellement affreuse, l'ouragan se déchaîna avec une telle violence que je n'osais pas m'aventurer à travers l'immense plaine.

Sur le soir, la pluie ayant cessé, je pris mes bottes et mon bâton et me mis en route.

J'allai vite, bien vite et pourtant il me semblait que le chemin fuyait devant moi; le temps devenait sombre et je craignais d'être surpris par l'orage....

Enfin, j'arrivais essoufflé, mouillé, sali, mais que m'importait! j'allais revoir la petite Marie!

Je tressaillis en voyant l'air triste de la vieille.

Qu'y a-t-il donc, lui demandai-je avec anxiété!

— Ah! Monsieur, la petite est bien mal, et je crains à chaque instant de la voir s'envoler vers les anges!

Je montai vite à sa chambre et je trouvai en effet la jeune fille d'une pâleur effrayante, couchée presque inerte; ses beaux yeux, autrefois si vifs, sont maintenant presque sans vie. La chevelure éparse sur l'oreille ressemble à une grosse tache d'encre, et ses petites lèvres, roses il y a quelques jours, sont exsangues et ridées. — C'est la mort, pensais-je en moi-même.

— Voilà une lettre pour vous, mademoiselle.

La pauvre leva ses grands yeux vers moi comme pour me prier de la lire; mais ne voulant pas être indiscret je la remis à la vieille. La bonne femme ajusta ses lunettes et lut d'une voix chevrotante,

« Ma chère Marie,

« Sois heureuse, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. J'ai tiré au sort et j'ai l'avant-

dernier numéro. Je ne serai donc pas longtemps soldat et après, tu sais....

« Je t'embrasse.

« Signé, ALFRED. »

La jeune malade esquissa un adorable sourire, et je vis des larmes mouiller sa paupière. Elle voulut parler mais la voix s'arrêta dans son gosier, elle ferma les yeux. J'eus peur, je crus que tout était fini.

— A boire, dit-elle, un instant après, et elle but à longs traits la tisane que lui présentait la vieille.

— Restez un peu, Monsieur Etienne, il est encore tôt vous souperez avec nous.

Je restai là pour plaire à la pauvre femme ; mais j'aurais bien mieux préféré m'en aller que de voir s'éteindre ainsi cette jolie flamme d'amour et de jeunesse, se faner cette fleur aux parfums enivrants et suaves, s'obscurcir à tout jamais cet astre resplendissant. Je m'approchai du lit et pris doucement la main de la malade. Je la regardai avec amour ; elle me comprit.

— Je vous aime, Marie, murmurai-je à son oreille.

A ces mots la jeune fille ouvrit de grands yeux, poussa un long soupir. Ce fut tout !

« Que la volonté de Dieu soit faite ! et je tombai à genoux en versant un torrent de larmes. » Je ne pus rester davantage et je priai la mère Doussot de me laisser partir.

Je regardai l'enfant quelques instants encore et je déposai un long baiser sur sa main mignonne.

— Adieu, dis-je tout bas, et je me sauvai l'âme brisée et le cœur gonflé par la douleur.

La lune qui montrait son disque d'argent au milieu des vastes champs de l'infini, comme pour présider en reine du monde aux choses d'ici-bas, cacha, comme par un sentiment de pitié, sa blanche lumière derrière le voile épais d'un gros nuage.

Il me sembla que le ciel venait de s'ouvrir pour recevoir un ange ; je sentis deux larmes brûlantes tomber sur ma main ; la sensation que j'en éprouvai me tira de mon extase, je m'essuyai les yeux et courus du côté de la ville sans regarder derrière moi.

Ce soir-là, il faisait bien sombre pour traverser les immenses plaines de la Limagne, le ciel était chargé de gros nuages noirs et l'air était brûlant comme au pays du désert. Partout régnait un grand silence, seul l'oiseau de nuit jetait au vent sa chanson monotone et plaintive.

Gabriel SUZE.

MONTPELLIER

Après deux mois d'absence nous voici de retour à Montpellier, où, en arrivant, nous avons fait connaissance avec dame... Influenza, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nom qui actuellement est dans toutes les bouches et au bout de la plume de tous les chroniqueurs.

Prenez à tout hasard un journal ; que lisez-vous ? « Influenza », satanée maladie, maladie capricieuse et bénigne s'il en fut une, qui vous tient alité pendant trois ou quatre jours et s'enfuit ensuite s'installer ailleurs sans pour cela demander l'hospitalité.

Mais je m'aperçois que je parle influenza comme si je voulais faire un cours aux lecteurs du *Passe-Temps*. Loin de moi cette pensée ; mais voulant parler théâtre, je me suis vu obligé de parler de cette maladie qui atteint tous nos premiers sujets et est cause que les spectacles doivent être souvent changés au dernier moment. Affiche-t-on *Manon*, l'on joue *Galathée*. Joue-t-on la *Juive*, Léopold, subitement indisposé, doit se faire remplacer par le second ténor, etc., etc.

C'est que vraiment elle ne respecte rien, cette maudite influenza, jusqu'à nos chanteuses que l'on aime tant à entendre roucouler devant les feux de la rampe et chanter leurs

délicieuses romances. Car il faut vous dire que, grâce à M^{me} Ambre, notre chanteuse légère, les représentations du *Voyage en Chine* offrent un attrait nouveau.

L'on sait qu'au deuxième acte les personnages de la pièce, surpris par le mauvais temps, organisent un concert qui se compose du duo chanté par Henri et Marie. Eh bien, grâce à l'ingénieuse idée de notre prima donna, c'est à un véritable concert que l'on assiste et où se font entendre tous les premiers sujets de la troupe.

Lors de la dernière représentation du *Voyage*, la partie concert a pleinement réussi et les artistes ont su s'attirer de chaleureux applaudissements, surtout l'inimitable Jolly avec *Lou Maçoun*.

Que M^{me} Ambre nous permette ici de la féliciter de son innovation.

La première de *Manon* donnée jeudi a laissé, nous dit-on, le public froid. N'ayant pas assisté à cette représentation, nous préférons attendre la deuxième de cet ouvrage afin de ne pas porter un jugement téméraire.

Passons au *Maître de Forges*. Un bon point à M. Tersant (Derblay) et à M^{me} Mazalto (Claire) pour l'interprétation de cet ouvrage.

A notre prochaine chronique, alors que la plupart des artistes seront rétablis, nous parlerons plus longuement de la troupe d'opéra.

En attendant, que les aimables lecteurs et lectrices du *Passe-Temps* reçoivent mes souhaits de bonne année.

GUULO.

TOAST A LA CHANSON

Reines dont les amants font de si beaux colliers,
Qu'ils mettent fièrement au cou de leurs maîtresses ;
Perles de feu d'où le vertige et les ivresses
Montent subitement au cœur des colliers ;

Je vous tiens sous mes doigts, beaux trésors familiers,
Rimes qui tinte clair, rimes enchanteresses,
Qu'un dieu forgea dans les vallons, sous les caresses
Des vents d'avril chantant dans les hauts peupliers.

Joyaux divins et purs, à qui vous offrirai-je ?

— Quelle déesse aimée à son beau cou de neige,
En riant, suspendra votre chère moisson ?...

A toi, fille des dieux, ô porteuse de lyre,
Qui viens nous consoler et qui viens nous sourire
Sur la fin de ce jour de peine. A toi, Chanson !
Camille ROY.

ESQUISSE CONJUGALE

« MONSIEUR LE PREMIER »

« Monsieur le premier » comme on dit au Palais, est un personnage très important dans la Magistrature. C'en est un très considérable aussi dans les affaires du cœur, dans les affaires des sens, dans les affaires d'amour, et dans les affaires conjugales. Quand on épouse une veuve on le rencontre toujours quelque part très gênant, très embarrassant, très contraignant, et souvent absolument insupportable. C'est un perpétuel cauchemar que « Monsieur le premier », le monsieur qui vous a précédé dans la vie de madame votre épouse, et qui, sous une forme ou sous une autre revient toujours contrairement à cet aphorisme mis en musique par Donizetti, que *les morts seuls ne reviennent pas...*

Or, remarquez qu'on épouse toujours une veuve... Les femmes se plaignent quand elles nous épousent ou plutôt longtemps après nous avoir épousés. de n'avoir pas été les premiers dans notre pensée et dans notre cœur. Vous savez que ce genre de récriminations, utile pour occuper les soirées d'hiver, ne manque jamais de se produire.

Après 30 ans de succès,
on imite grossièrement la
CRÈME SIMON ; exiger
le nom de **J. Simon**,
inventeur de ce produit sans
rival pour les soins de la peau.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{re} rue Louis-le-Grand

LYON

JUMELLES DE THÉÂTRE

DE CONFIANCE

MAISON MOLLARD

PARISOT, Opticien

5, place du Change, 5

LYON

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Parait tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole
à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE
PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERNON. Prix : 1.50 franco. 1 fr. 65
Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix : 2 fr. 50, franco. 2 fr. 75
Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

VENTE ET EXPÉDITION

et Expéditions au dehors de toutes les

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

15, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'Evian-les-Bains
source Cachat), en bonbonnes de 10 à 25 litres.

Mais nous, de notre côté, nous pouvons toujours, à coup sûr, répondre que les choses sont égales, et à jalousie rétroactive, répliquer par rétrospectivité de jalousie : les femmes épousent toujours un vœuf, nous épouserons toujours une veuve pareillement. Il y a toujours quelqu'un à qui on a songé avant nous ; celui-là, c'est lui que j'appelle « Monsieur le premier. »

Seulement, bien entendu, il y a des nuances. Quelquefois Monsieur le premier n'est que le petit cousin Charles, Casimir ou Anatole, ou le petit ami d'enfance avec lequel on gaminait dans le grand verger ou dans le monumental grenier de la grand' maman, autre verger-fruiter où il y avait de si belles pommes. Ces pommes-là n'étaient que d'honnêtes fruits et n'avaient rien de symbolique. Ce petit premier n'est point très gênant pour le mari. Il en sourit sans ironie et sans amertume, c'est un trop jeune « premier » pour qu'on en prenne une ombre d'ombrage.

N'importe, c'est déjà Monsieur le premier. C'est une première impression laissée dans le cœur de votre femme et qu'un autre que vous a produite.

D'autre fois, Monsieur le premier est le joli fiancé de la vingtième année, le petit jeune homme très gentil, à peu près du même âge que mademoiselle, avec lequel on a tourné les feuillets du cahier de musique, joué à lawn-tennis, excursionné aux bains de mer ou dans des stations alpestres, viré de nombreuses polkas et pivoté pas mal de mazurkes. On s'est trouvée bien placée à côté de lui, bien éclairée, formant un groupe agréable (cela se sent), et l'on a parfois entendu dire, derrière soi, par vieilles gens : « Cela fera un joli couple. »

Rien de plus. Il a mal tourné. Il est devenu bohème. Il a fait de la littérature brutale ou de la littérature décadente. La famille a cessé de le prendre au sérieux. On ne l'a plus guère revu ; il était d'un autre monde. Lasse d'attendre sa conversion au notariat ou au barreau lucratif, on en a épousé un autre. On n'y songe plus guère. N'importe, il est resté le premier. C'est « Monsieur le premier ». Le mari, s'il sait les choses, — mais le plus souvent il n'en sait rien, ce qui est bien plus simple, — n'aimerait pas infiniment le rencontrer dans le monde, et ne l'inviterait pas à dîner avec un pur enthousiasme. Voilà une seconde variété de Monsieur le premier.

Il y en a d'autres, d'exceptionnelles ; par exemple un premier mari cru mort pendant dix ans, qui revient, au bout de ce temps, pour interrompre la prescription, et qui trouve un second mari installé dans son domicile. Celui-là, c'est un monsieur, le premier tragique, spectral et terrifiant. C'est la variété la plus désagréable entre toutes, et elle a été passablement exploitée par les dramaturges et les auteurs de romans mélodramatiques.

Il y a encore le premier mari d'une divorcée. Cette situation étant fertile en contrastes tellement violents, qu'il faut se hâter d'en rire pour n'être pas obligé d'en pleurer, on en tire, par application et par la mise en œuvre, des effets extrêmement burlesques qu'on transporte couramment, comme chacun sait, dans des comédies bouffonnes à l'usage des théâtres où règnent la gaieté, le rire fou et la gaudriole.

Enfin, il y a le cas le plus fréquent et en même temps le plus frappant, celui où vous épousez une veuve, une veuve formellement veuve, une veuve d'après la loi. Monsieur le premier, en ce cas, occupe une place immense dans la situation, et dans les préoccupations de Monsieur le second. Il ne peut pas, celui-là, être ignoré, il ne peut pas être oublié, il ne peut pas être considéré, à aucun égard, comme une quantité négligeable. Il a laissé un souvenir et un texte inépuisable de comparaison. Il est excessivement redoutable ; car, comme il arrive toujours, — et rien ne fait plus honneur à l'humanité, — on ne se rappelle, de celui qui est mort, que les qualités, même quand il n'en possédait aucune. Et, également comme il

arrive toujours, — et ceci est moins à l'honneur de l'espèce humaine, — il advient assez vite qu'on ne voit, de celui qui est vivant, que les plus mauvais côtés.

Le mari d'une veuve a donc, plus ou moins vive, toujours une lutte à soutenir, et toujours la conquête de sa femme à refaire ou à consolider par de savantes dispositions stratégiques. Et, dans cette situation, en écartant l'élément tragique qui peut s'y trouver et le drame qui peut en sortir, il y a place pour ces mille incidents qui constituent les scènes de la comédie humaine, comédie à cent actes divers, pour nous servir de l'expression de La Fontaine.

Ne sera-ce pas, en effet, une éternelle comédie que ces comparaisons sans cesse renaissantes entre le premier, doué par une malicieuse imagination de toutes les perfections, et le second, dépouillé par l'humeur plus ou moins acariâtre de madame de toutes les bonnes qualités dont le ciel l'a doté ?

Il n'est pas jusqu'à l'obsession matérielle du disparu, qui ne puisse, aussi bien que l'obsession morale du mort, fournir des incidents et des scènes d'un haut comique.

Or donc, ô hommes mes frères ! sachons toujours nous tenir en garde contre « Monsieur le premier ». Cette méfiance salutaire sera, à coup sûr, un acte de sagesse et de bonne politique conjugale.

Gabriel MONAVON.

MÉNAGERIE BIDEL

La multiplication des séances a été pour l'établissement zoologique du cours du Midi, la multiplication du succès. Les élèves des lycées en vacances influençables, ont été enchantés d'aller comparer les animaux du désert avec les descriptions que leur ont données leurs professeurs d'histoire naturelle. L'intrépidité et le sang-froid des dompteurs Bidel, Alexiano, Salvator et Batty ajoutent à l'intérêt et enlèvent les applaudissements.

J. L.

LA TERRE

par EMILE ZOLA

Magnifique édition illustrée par : Duez, Gérardin, Rochegrosse, Gœneutte, Mesplès, etc.

Un million de volumes de la série des *Œuvres complètes de Zola* a été enlevé jusqu'à ce jour. LA TERRE, seule, a dépassé quatre-vingt mille exemplaires dans la bibliothèque Charpentier.

C'est là un succès sans précédent !

Une édition illustrée de ce chef-d'œuvre du puissant écrivain est donc appelée à un grand retentissement.

Dans LA TERRE, M. Emile Zola a dépeint la vie rude, laborieuse des paysans, leurs qualités, leurs défauts, leurs vices mêmes. C'est le poème vivant et humain de la terre : l'amour du paysan pour le sol ; sa passion de posséder le plus possible de cette terre qui est à ses yeux la forme matérielle de la richesse.

Un drame poignant et puissant d'émotion est contenu dans cette œuvre forte, magistrale peinture des sentiments intimes, politiques et sociaux de l'homme des champs.

Aux pages si émouvantes de LA TERRE vont se joindre de splendides illustrations faites spécialement et d'après nature, par d'éminents artistes qui ont joint leur collaboration à l'œuvre du romancier.

L'ouvrage que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus. Il se composera d'environ 60 livraisons à 10 centimes ou de 12 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine ; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON et E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

L'Almanach du « Bavard ».

Notre joyeux confrère le *Bavard* vient de faire paraître son almanach pour l'an de grâce 1890.

C'est la onzième fois que nous saluons cette publication et nous sommes heureux de constater que chaque année a apporté avec elle une nouvelle amélioration.

Pour ce bel an de grâce 1890, Gray a dessiné douze mois — douze petits chefs-d'œuvre — représentant différentes vues de l'Exposition, avec les armes des divers pays et une femme dans le costume national.

A la pléiade littéraire qui prête chaque année son concours à l'almanach du *Bavard*, sont venus s'adjoindre des littérateurs connus et aimés du public marseillais. Une polka de Trave, une marche de Porinelly complètent ce recueil et en font un ensemble charmant, dont la lecture est attrayante, les dessins réjouissants, la musique agréable et où tout se réunit pour le plus grand plaisir de l'esprit, des oreilles et des yeux.

L'Almanach du « Bavard » est en vente chez tous les marchands de journaux au prix de 75 centimes et 1 franc pour le recevoir franco.

BIBLIOGRAPHIE

URANIE PAR CAMILLE FLAMMARION

M. Camille Flammarion est le poète de l'astronomie : c'est ce qui donne à toutes les œuvres qui sortent de sa plume un cachet spécial. Il sait prêter à la science les ailes de la poésie pour qu'elle prenne plus aisément et plus noblement son vol dans l'immensité.

Un nouveau livre qu'il vient de publier sous le titre d'*Uranie* nous paraît appelé à un vif succès.

Dans la forme d'un roman dramatique dont la science fait le fond, l'auteur a traité des questions astronomiques du plus haut intérêt, et soulevé, avec son charme habituel, un coin du voile des mondes célestes. Il n'est rien, à coup sûr, de plus captivant, de plus passionnant que ces aperçus qui essayent de nous divulguer les secrets de l'*au delà*.

Un des grands charmes d'*Uranie*, c'est qu'en parlant de si grandes choses, M. Flammarion n'emploie ni les grandes phrases, ni les grands mots ; il met sa science au service de tous les âges de l'intelligence, et en même temps qu'il parle à ceux pour qui sont venues les années, il se fait comprendre des jeunes gens et des femmes. Il a su rendre attrayant cet *au-delà* si inquiétant de la vie, et cela rien qu'en ouvrant une porte sur cette féerie qui s'appelle la nature ; féerie assez merveilleuse pour défier toutes les imaginations humaines.

Sous forme d'une fantasmagorie qui tient du roman, l'auteur a écrit à peu près tout ce qu'on sait aujourd'hui de ce qui n'est plus la terre. Epris d'une statuette d'*Uranie*, le héros du livre est emporté par elle dans un rêve aux profondeurs d'espaces inimaginables. Dans cette course vertigineuse, c'est à peine s'il a le temps de reconnaître les constellations qui nous sont familières, et de voir notre soleil se réduire aux proportions d'une petite étoile, il est entraîné par *Uranie* vers des régions d'où émane une nouvelle lumière plus merveilleuse et plus étrange que tout ce que peut concevoir l'imagination.

On peut aisément reconnaître par ce peu de mots que ce livre curieux, tout en conservant un fond précis et positif, est fait pour être considéré comme un véritable poème ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les poètes sont des voyants, et qu'ils aiment à voyager dans l'espace. Nul n'y a voyagé avec plus de féerie que M. Camille Flammarion, et n'a plus inspiré le goût et la curiosité de la vie. Certains paysages — il n'y a malheureusement pas d'autres mots — des espaces célestes, sont des chefs-d'œuvre de description saisissante et bien faite pour élever l'âme et rafraîchir la pensée, la

Si vous Toussez

PRENEZ DES

PASTILLES GÉRAUDEL

pensée si bouleversée de nos jours et même si violemment surprises par les doctrines désespérantes dont se prévaut l'ignorance avec des empressements si singuliers et avec cette sorte de satisfaction bizarre et malsaine de se complaire dans l'idée de la mort éternelle.

En tout cas, ce livre de Camille Flammarion ne fût-il que l'éloquente et entraînant protestation contre les doctrines ambiantes et caressées d'aujourd'hui, qu'il faudrait l'accueillir comme un symptôme, très brillant, du spiritualisme qui se réveille dans les générations nouvelles, fatiguées d'incrédulité, de désespérance et de néant, et humiliées peut-être de voir que tant de leurs devanciers ont consenti, soit par lassitude, soit par faiblesse, à marcher dans la vie, sans lumière et sans but.

En réalité, ce livre est à la fois poésie, splendeur, lumière, et il inspire de la sorte, comme nous en avons déjà fait la remarque, le goût et la curiosité de la vie, non seulement de la vie présente, mais de l'éternelle vie.

Gabriel MONAVON.

COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

VUES — SCÈNES — CROQUIS

Par le Colonel FREY

Illustrations de Bretegnier — Darondeau — Fernando — Jeannot — Nouveau — Philippe.

Dans un temps comme le nôtre, où les nations de l'ancienne Europe, comprimées entre leurs frontières, cherchent partout au delà des mers de nouveaux débouchés pour leur commerce et leur industrie, un champ plus vaste à leur activité croissante, et des conquêtes enfin qui ne profitent pas moins à la cause de la civilisation, du progrès, et de l'humanité qu'à celle même de leur puissance l'ouvrage du colonel Frey sur la Côte occidentale d'Afrique, Vues, Scènes et Croquis, ne saurait manquer d'être accueilli du public avec la plus vive et la plus patriotique curiosité.

Glorieusement connu pour l'entrain, la vigueur, et l'heureux succès avec lesquels il a mené dans le Sénégal et dans le Haut-Niger, en 1885 et 1886, une mémorable campagne, c'est sur cette côte d'Afrique, depuis plus de vingt ans, que le colonel Frey a fait presque toute sa carrière et conquis tous ses grades. Nul n'était donc mieux qualifié que lui, n'avait plus de compétence et plus d'autorité, pour décrire cette France lointaine, cette France noire, si l'on peut ainsi dire, dont les langues, les coutumes et les mœurs ne lui sont pas moins familières que l'histoire et la topographie.

Aucun autre livre sur ce sujet ne contient autant de choses que celui du colonel Frey. Il réunit au même degré le mérite de l'abondance et l'attrait de la diversité. Il semblera, quand

on l'aura lu, qu'on connaît comme lui la côte occidentale d'Afrique, — et ce ne sera pas tout à fait une illusion.

Nous ne dirons rien de l'illustration de l'ouvrage, si ce n'est qu'on verra dans l'AVANT-PROPOS du colonel Frey les circonstances toutes particulières et exceptionnelles qui lui ont permis de la rendre non moins authentique et non moins curieuse que ses descriptions mêmes. Il suffira d'ailleurs, pour s'en convaincre, de jeter un simple coup d'œil sur les premières livraisons de la Côte occidentale d'Afrique. Nous avons la confiance qu'en offrant ce livre au public, les éditeurs Marpon et Flammarion ne lui présentent ni le moins utile, ni le moins varié, ni le moins séduisant de leur belle collection.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les Libraires de Paris et des Départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° Jésus.

Il paraît en Série à 50 c. — 1 Série par semaine

A TOUS LES SÉDENTAIRES

Vous tous : viveurs, savants, ecclésiastiques, instituteurs et institutrices, employés, artistes et tous ceux qui restent assis de longues heures, n'hésitez pas, aussitôt qu'un peu de congestion, de sang à la tête se déclare, au lieu d'attendre migraines, névralgies, etc., sucez vite une petite tablette de Purgatif Géraudel qui régularisera vos fonctions troublées et vous rendra les digestions faciles, un teint plus frais et la santé régulière.

On trouve le Purgatif Géraudel dans toutes les pharmacies aux prix de 1 fr. 50 la boîte et M. Géraudel envoie gratis et franco, à titre d'échantillon, à tous ceux qui lui en font la demande par lettre affranchie, deux tablettes de Purgatif Géraudel.

On trouve le Purgatif Géraudel à Lyon, Pharmacies BASSET, HANTZER, POIZAT, GALLY et GERMAIN, BOUCHARD et BOURNE, BIÉTRIX aîné et C^{ie}, BARNOLD, BOUSSENOT, PHARMACIE DES TERRAUX, 9, LÉVIGNE et C^{ie}, VIBERT, LESTRA fils, BOISSIER et FOURNIER, Pharmacie BOISSONNET, VIEL et FARGEAT, MAZADE et DALLOZ, PONCET, GACON.

Vient de paraître.

Le Marquis de Villepreux, roman de M. Maxime du Campfranc, l'auteur bien connu de la *Comtesse Madeleine*, ouvrage couronné par la Société d'encouragement au bien. Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs ce roman écrit avec facilité, et dont l'intérêt soutenu pendant toute sa durée assure un succès certain.

Nul doute que l'édition ne soit enlevée, et que le succès ne dépasse celui des autres ouvrages de M. du Campfranc.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : Salamalecs, par Henry Fouquier. — La semaine politique : Memento. — La Droite spécialisée, par J. Cornély. — Au dehors : Prognostics pacifiques pour l'année 1890 (Eclair). — Les Echos de la semaine, par Pierre et Paul. — Histoire de la semaine : L'Eau, par Maurice Montégut. — Petits mystères de Paris : Nos mendiants, par X... — Portraits contemporains : Henri Becque, par Félicien Champsaur. — Poésie : Sonnets mélancoliques, par Henry Becque. — Dans les glaciers de l'Engadine, par Victor Tissot. — Pages oubliées : Noël triste, par Laurent Tailhade. — Le « Pater », drame en un acte en vers, par F. Coppée. — La semaine fantaisiste : Influenza, par Frimousse. — La semaine dramatique, par Jules Lemaitre ; Odéon : Shylock, adaptation de Shakespeare, par M. Ed. Haraucourt. — Chronique, agricole, par Arthur Galland.

L'Echo de la semaine est la revue populaire illustrée la plus complète et la meilleur marché. Prix du numéro : 15 centimes. — Abonnements, France : un an, 6 fr. ; six mois, 3 fr. 50. Union postale : un an, 7 fr. 50 ; six mois, 4 fr. Prime aux abonnés d'un an : un beau volume de 3 fr. 50. — Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui le demande, 3, place de Valois, Paris.

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

N° 31. — Décembre 1889. — Sommaire

Louis Carrey : Th. Doucet. — Le théâtre d'Émile Augier (suite) : A. Philibert-Soupé. — Clair Tisseur. — *Pauca paucis* : Renouvier. — Causerie sur les livres : A. Bardoux.

Poésies. — Rosette en paradis : Gabriel Vicaire. La chanson française. — La fin du mois : J. Bonneton. — Le drapeau de Belfort : Marc Vallier (chanson ayant obtenu le premier et le deuxième prix du concours de chansons du Caveau lyonnais).

Chronique de Paris : Paul Guigou.

Chronique de Londres : Félix Remo.

A nos lecteurs.

Planche. — Portrait de Louis Carrey, peintre lyonnais (héliogravure d'après une ancienne photographie).

ABONNEMENTS

France, 15^{fr}. — Étranger, 17^{fr} 50. — Le N° : 1^{fr} 50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

Demandez

LA LYONNAISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

6 Médailles d'Or et Vermeil

P. FELIX

Rue Lainerie, 7, LYON

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

ÉTRENNES
MACHINES A COUDRE
Vélocipèdes PEUGEOT
SUCCÈS
CHARRETTES PEUGEOT

SEULE CONCESSIONNAIRE

V^{VE} I. LECOMTE

15-16, q. de Retz **LYON** rue St-Pierre, 33

FACILITÉS DE PAIEMENT

L'ATHÉNÉE DES TROUBADOURS

Société littéraire autorisée à Toulouse par arrêté préfectoral du 29 janvier 1889

OUVRE

Son Troisième Grand Concours Annuel

DE POÉSIE ET DE PROSE FRANÇAISES

Du 1^{er} Décembre 1889 au 10 Mars 1890.

Dix Troubadours sont constitués, sous la direction de M. Victor LEVÈRE, rédacteur en chef de l'*Echo des Trouvères*, ancien membre correspondant de l'Académie des Poètes de Paris, à l'effet d'examiner les pièces et de régler la distribution des prix. Cette Société, qui compte à peine deux années d'existence, a déjà publié deux beaux volumes collectifs; elle se compose de 114 membres. Nous croyons inutile d'ajouter qu'elle doit ses brillants succès à la libéralité absolue des Statuts sur lesquels s'appuie son fonctionnement.

Ce Comité d'examen, brillamment présidé par M. Léon VALÉRY, maîtres ès-Jeux-Floraux, a décerné aux lauréats de ses divers Concours antérieurs 300 récompenses bien justifiées et ainsi réparties :

5 médailles d'or, 8 de vermeil, 40 d'argent, 11 de simili-Argent, 23 de bronze, 2 couronnes de vermeil, 1 porteplume en argent dans son écrin et 210 mentions honorables appuyées de diplômes-certificats.

Demandez le programme du concours à M. Victor LEVÈRE, fondateur-président, rue Bayard, 70, à Toulouse qui s'empressera de l'adresser franco aux intéressés.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

SE DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

Farine de Santé Zéine

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. VEGRE, pharmacien, à Embrun (H^{es} Alpes). Expédie franco à domicile.

Outillage d'Amateurs

ET D'INDUSTRIES

FOURNITURES POUR LE DÉCOUPAGE

Tours de tous systèmes

SCIES MÉCANIQUES & OUTILS TOUTES SORTES

BOITES D'OUTILS

Le Tarif-Album (250 pages, 600 gravures)
expédié franco contre 0.65°

TIERSOT, 16, rue des Gravillers, Paris

EXPOSITION 1889

Médaille d'argent, plus haute récompense.

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'EAU DE SAINT-ALBAN reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR

DE LA

SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint-Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

AUX FEMMES DE FRANCE

Vos cœurs tressailliront à la lecture si fortifiante et si patriotique du nouveau roman de GEORGES DU VALLON, **UN AMOUR EN RUSSIE**, dont voici la dédicace :

Aux cœurs généreux qui battent à l'unisson des nôtres, A NOS AMIS LES RUSSES.

Ce palpitant roman est publié avec illustrations par le PETIT ECHO DE LA MODE, à 10 c. le N^o, en vente chez tous nos correspondants, libraires, marchands de journaux et gares

Le n^o 1 de cette unique publication contient, outre ses 8 pages, un supplément illustré de 4 pages et une brochure illustrée de 30 pages, *L'Art d'être Mère*, soit 42 pages pour 10 centimes.

25 ANS DE GARANTIE
PIANOS
HARMONIUMS
SPÉCIALITÉ DE
TRANSPORTEURS
faisant jusqu'à
13 Demi-Tons
ACCORDS
EN VILLE
A 2 Francs
Vente compl. 2 cordes 400 fr.
— 3 cordes 500 fr.
LOCATION-VENTE
par mois, dep. 15 fr.
LOCATION AU MOIS
5. 6. 7. 8. 9. 10 fr.
11. 12. 13. 14. 15 fr.
RONZEAU
16 rue Guillotière

EN VENTE

A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

les Publications ci-après :

Annuaire du Commerce de Lyon 12^{fr} »
— de la Loire..... 5 »
— Guide de l'Isère..... 1 »
— de Saône-et-Loire.... 2 50
— de l'Ain..... 1 50
— de la Savoie..... 1 50
— Suisse, Boffin genev^{es} 10 »
PAR CORRESPONDANCE, PORT EN SUS



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

POSTICHES

Perruques entières, bien soignées.
Grands Cache-Folies, 20 francs.
Bandeaux depuis 5 francs
Grand choix de Branches nattes
cheveux français, depuis 1 fr. 95.
Arrêt instantané de la chute des cheveux par le Singing.

BOUVIER, 5, Grande Rue Croix-Rousse

ABONNEMENTS

Sans frais à tous les journaux

FRANÇAIS et ÉTRANGERS

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON